

*Au nom de Dieu
clément et Miséricordieux*



Université d'Ispahan
Faculté des langues étrangères
Département de la langue et de la littérature française

Master II

Espace musulman dans *Désert* de Jean- Marie Gustave Le Clézio

Sous la direction de:
Dr. Mohammad Javad Shokrian

Professeur Consultant:
Dr. Zohreh Joozdani

Par:
Elham Golabi

Octobre 2010

کلیه حقوق مادی مرتب بر نتایج
مطالعات، ابتکارات و نوآوری های
ناشی از تحقیق موضوع این پایان
نامه متعلق به دانشگاه اصفهان
است.



شبه کارشناسی پایان نامه
رعایت شده است.

دانشگاه اصفهان
دانشکده زبان های خارجی
گروه زبان فرانسه

پایان نامه ی کارشناسی ارشد رشته زبان و ادبیات فرانسه

خانم الهام گلابی تحت عنوان

بررسی فضای اسلامی در رمان "کویر" اثر ژان ماری گوستاو لوکلزیو

در تاریخ ۱۳۸۹/۸/۴ توسط هیات داوران زیر بررسی و با درجه ی عالی به تصویب نهایی رسید.

۱- استاد راهنمای پایان نامه دکتر محمدجواد شکریان با مرتبه ی علمی استادیار امضا

۲- استاد مشاور پایان نامه دکتر زهره جوزدانی با مرتبه ی علمی استادیار امضا

۳- استاد داور داخل گروه دکتر محمودرضا گشمردی با مرتبه ی علمی استادیار امضا

۴- استاد داور خارج گروه دکتر انورالسادات میرعلائی با مرتبه ی علمی استادیار امضا

امضای مدیر گروه

Remerciement

Au seuil de cette étude, je voudrais adresser mes plus profonds respects et remerciements à mon directeur de recherche, Monsieur le Docteur Mohammad Javad Shokrian, qui par ses conseils stimulants, ses idées, ses encouragements chaleureux ainsi que sa patience et sa bienveillance a bien voulu me guider dans la rédaction de ce mémoire.

De même, je tiens à remercier sincèrement, Madame le Docteur Zohreh Joozdani, mon professeur consultant, qui s'est donné la peine de lire et de corriger cette recherche. Mes respectueux sentiments vont également à mes professeurs Monsieur le Docteur Gashmardi et Madame le Docteur Miralaei qui se sont donnés la peine de lire et de juger ce travail.

J'adresse aussi mes plus sincères remerciements à ma chère famille qui m'a toujours soutenu et encouragé au cours de la préparation de ce mémoire.

À mon père,

et

À ma mère,

Résumé

Romancier, nouvelliste, essayiste, poète et traducteur bilingue (d'un père anglais et d'une mère française) Jean- Marie Gustave Le Clézio, l'écrivain cosmopolite et international, suit deux manières dans son écriture : l'une une longue décennie d'écrit de colère et de révolte, où l'auteur s'oppose par l'écriture, à une société où la violence et l'argent prédominent au détriment de la nature et des faibles. Et l'autre, à peu près, à partir des années 70, une expérience humaine, culturelle et mystique d'une valeur irremplaçable sous l'influence de la culture Indienne. Celle qui change sa vision du monde, contribue à forger un autre homme, un écrivain apaisé et épanoui. Depuis cette aventure, il se met à la recherche d'une cohérence, d'un équilibre philosophique. Le roman *Désert* fait partie de cette deuxième manière de l'auteur, le temps d'épanouissement et d'un équilibre philosophique. Ce roman lui rapporte le prix Paul Morand de l'Académie française en 1980, sous l'influence de *Jémia*, sa femme marocaine musulmane, d'origine le Sahara occidental.

Désert est le signe par excellence de l'absence originelle. Il ne s'agit guère ici du désert comme thème, ni encore d'un désert géographique particulier, mais plutôt d'un état et d'une idée. Désert associe à l'idée d'immensité, de liberté, mais aussi d'inachèvement, et de manque. Ce manque de tout devient le motif d'une force permettant à l'homme d'acquérir une certaine connaissance sur « soi », sur la nature et aussi sur la source de tout, Dieu Unique et Vivant. Analysant les relations humaines, la relation de l'homme avec la nature et enfin dans le dernier chapitre sa relation avec son Créateur Unique, nous avons essayé d'étudier les points communs entre l'espace du roman et le monde musulman à l'aide de documents islamiques.

Mots clés: désert, musulman, homme, espace, nature.

Abstract

Novelist, short story writer, essayist, poet and translator bilingual (an English father and a French mother) Jean-Marie Gustave Le Clézio, the writer cosmopolitan and international, following two ways in his writing: one a long decade of writing of anger and rebellion, where the author is opposed by writing, to a society where violence and money dominate at the expense of nature and the weak. And the other, so, from year 70, a human experience, culture and mystique of irreplaceable value under the influence of Indian culture da. He has changed his understanding from the world to change himself. He is a writer-poet who acts peacefully. For this adventure, he began looking for consistency, a balance philosophy. The novel *Desert* is part of this second way of the author, the time of fulfillment and balance philosophy.

Le Clézio has written *Desert*, one of the most beautiful books of the time and earns the Prix Paul Morand of the French Academy in 1980, under the influence of Jemia, his wife Moroccan Muslim origin Western Sahara.

Desert is the sign par excellence of the original failure. It is not here in the desert theme, or even a particular geographical desert, but a state and an idea. *Desert* combines the idea of vastness, freedom, but also incomplete and lacking. This lack of anything is the reason of a force enabling man to acquire some knowledge of "self", the nature and also the source of all, One God and Life. Analyzing human relationships, the relationship between man and nature, and finally in the last chapter his relationship with his Creator Unique, we tried to study the similarities between the space of the novel and the Muslim world with Islamic documents.

Keywords: desert, Muslim, man, space, nature.

Table des matières

Titre	Page
Introduction.....	b
Chapitre 1 : Les relations humaines	
1-1- L'homme et le silence	1
1-2- L'homme et la solitude	9
1-3- L'homme et le Voyage et le mouvement.....	16
Chapitre 2 : La communion de l'homme avec la nature	
2- 1- L'homme et la nature	23
2- 2- L'homme et le désert	31
2- 3- L'homme et la lumière.....	38
Chapitre 3 : La communion de l'homme avec Dieu	
3- 1- Louange de Dieu.....	45
3- 1- 1- La prière	46
3- 1- 2- Le jeûne	50
3- 2- Un espace culturel typiquement musulman	52
3- 2- 1- Le soufisme	52
3- 2- 2- Le dépouillement matériel	54
3- 2- 3- L'onomastique	56
3- 2- 4- La confiance en Dieu	57
Conclusion	59
Bibliographie	62

Introduction

L'œuvre de Le Clézio, au cours des nombreux textes très divers qu'il a publiés avant *Onitsha* (1991), a évolué de façon indépendante et originale, restant en général assez inclassable. Elle va en effet d'un genre à l'autre, romans (comme *Désert*, 1980), nouvelles (comme *La ronde et autres faits divers*, 1982), poèmes (comme *Vers les Icebergs*, 1978), traductions ou adaptations (comme *Les prophéties de Chilam Balam*, 1976), ou *La relation de Michoacan*, 1984), essais (comme *L'inconnu sur la terre*, 1978). Mais le classement en genres, même s'il apparaît sur la couverture des volumes, ne rend pas compte de la mixité et de la marginalité de la plupart de ces textes.

Le Procès-verbal, publié en 1963 enclenche une longue décennie d'écrits de colère et de révolte, où l'auteur s'oppose par l'écriture, à une société où la violence et l'argent prédominent au détriment de la nature et des faibles. Le Clézio y rejette le monde moderne angoissant : *Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur* (1964), *La Fièvre* (1965), *Le Déluge* (1966), *Terra Amata* (1967), *Le Livre des fuites* (1969), *La Guerre* 1970 et *Les Géants* (1973), témoignent par leur titre de cette brutalité.

Le romancier se prend de profonde passion pour les régions indiennes à la suite de son séjour parmi les Indiens d'Emberas au cœur de la jungle panaméenne. Cette expérience impressionnera profondément son œuvre et modifiera sa vision du monde. C'est une expérience humaine, culturelle et mystique d'une valeur irremplaçable, celle qui contribue à forger un autre homme, un écrivain apaisé et épanoui. Depuis cette aventure, il se met à la recherche d'une cohérence, d'un équilibre philosophique. Paraissent alors les essais méditatifs tels *Mydrias* (1973),

L'inconnu sur la terre, Les trois villes saintes (1980) et le cycle romanesque de la quiétude-deuxième manière- dont *Désert* fait partie.

Une lecture superficielle de Le Clézio permet de constater que notre romancier est un citoyen du monde, un cosmopolite. Cet auteur interculturel ne cesse d'inventer des récits dont le mot d'ordre reste la fluidité identitaire.

Le Sahara occidental, dont Jémia, sa femme depuis 1975, est originaire, lui inspire *Désert*, son chef d'œuvre, et l'un des plus beaux livres de l'époque : il lui a valu le prix Paul Morand de l'Académie française en 1980. Magnifique roman de plus de 400 pages, réunit deux histoires nées du désert qui alternent et se succèdent : l'histoire réelle et tragique des hommes bleus vaincus par les européens sur leur propre Terre et celle d'une jeune fille appelée Lalla Hawa, amoureuse de son pays natal, le désert. Cet espace qui l'a vu naître a par ailleurs accompagné sa famille depuis la nuit des temps. Le désert sera le seul endroit où les gens des deux récits du livre pourront vivre. Mais pourquoi Le Clézio choisit-il le désert comme cadre de son roman ? Que cherchent en vérité, les personnages le cléziens dans cette nature aride, pure et vierge ?

Désert est le signe par excellence de l'absence originelle. Il ne s'agit guère ici du désert comme thème, ni encore d'un désert géographique particulier, mais plutôt d'un état, au mieux d'une idée. Il figure, tout comme la mer, une catégorie d'espace à l'état pur. Désert associe à l'idée d'immensité, de liberté, mais aussi d'inachèvement, et de manque. Ce manque de tout devient le motif d'une force, laquelle permettra à l'homme d'acquérir une certaine connaissance sur « soi », sur l'environnement mais aussi sur Celui qui est la source de tout : Dieu Vivant et Unique. La force de ce titre tient à l'ensemble de ces qualités.

Désert fascine dans la mesure où il n'admet aucun début définitionnel précis. C'est l'absolue frontière de notre imaginaire. Les caractéristiques de ce lieu immense et sans frontières apparaissent sous son aspect divin. L'être humain trouvant abri dans la nature pure et en parfaite conformité avec son âme, découvre les signes du Créateur Puissant. Alors il sent la présence de Dieu dans son cœur.

Dans cette recherche, nous nous proposons d'étudier l'espace musulman dans le roman *Désert*. Nous allons d'abord traiter l'espace et son influence sur le personnage leclézien en tant que musulman et ses entourages. Le milieu dans lequel il vit et aussi dans la relation avec son Créateur.

Nous avons opté pour une grille d'analyse thématique et d'imaginaire convaincus que les textes de Le Clézio s'y prêteraient incontestablement mieux en raison de rêveries permanentes sur la matière.

Chapitre 1

Les relations humaines

1-1- L'homme et le Silence

« Je voudrais retrouver les pays où personne ne parle, les pays des bergers et des pêcheurs, où tout est silencieux, dans le vent et la lumière. »

(Le Clézio, 1978, 158)

Depuis toujours, l'homme cherche à communiquer avec ses entourages, il essaie de comprendre les gens et aussi se faire comprendre. Pour atteindre ce but, il utilise le langage, la parole, c'est-à-dire l'ensemble de mots permettant de formuler sa pensée et de vivre dans la société humaine.

Dans la majorité des œuvres littéraires, les personnages communiquent entre eux-mêmes par les dialogues, mais dans les ouvrages lecléziens le silence domine, donc le rôle de dialogue devient très réduit. D'après l'auteur, il y a un message complémentaire au contenu évident qui réside dans la voix, donc il utilise des sensations visuelles et allusives tel le regard et les gestes afin de garder le silence. Selon Le Clézio tout ce qui existe dans le silence ne s'introduit pas dans les mots de la langue humaine : « *Tout ce que l'on dit ou écrit, tout ce que l'on sait, c'est pour cela, pour cela vraiment : le silence* » (Le Clézio, 1961, 268) Il estime que pour comprendre la réalité du monde, il faut négliger les mots et les phrases, c'est-à-dire tout ce qui est en relation avec le langage : « *Il a suffi d'éteindre les mots pour que l'air redevienne léger comme au début de l'ère tertiaire.* » (Le Clézio, 1975, 37) Il remarque qu'on ne peut transmettre des intentions ou des messages par la communication, à cause de malentendu et l'impossibilité de dialogue. D'après lui, il faut « *éteindre les mots* », il faut se prolonger dans le silence, loin de bruit, pour bien réfléchir sur l'univers, sur Dieu et sur la création de l'homme. Parmi les pratiques qui permettent d'apaiser l'âme, d'augmenter la foi et de développer une sorte de réflexion intérieure profonde pour acquérir la maturité spirituelle, la contemplation est plus efficace, et le silence est une condition nécessaire de cette pratique pour qu'elle soit féconde pour l'âme. Le prophète Mahomet – que paix et bénédiction soit sur lui et sa famille- a encouragé ses compagnons à réfléchir et méditer sur l'univers créé par Dieu Unique et aussi sur leur propre création : « *Méditez sur la création d'Allah* » (cité par Ibn Abbas). Alors, il conseillait ses compagnons d'éviter de parler inutilement et de préserver leur langue pour protéger envers Dieu. Un moyen d'éviter d'égarer son esprit et de focaliser exactement sur la religion et sur l'au-delà, alors tous ces conseils de notre prophète -que paix et bénédiction soit

sur lui et sa famille- rappellent toujours les vertus de la méditation et du silence et l'importance de ne parler que lorsque c'est assurément inévitable et nécessaire pour s'approcher de Dieu et apaiser l'âme. Le Clézio également, dans tous ses romans, invite ses personnages à communiquer ainsi avec la nature, à préserver ainsi le silence pur de l'univers.

Quand nous parlons du « regard » dans l'œuvre de Le Clézio, c'est plutôt la « parole », non pas celle produite par la langue, mais avec les yeux, ce sont les yeux qui parlent, fidèles à ce principe. Dans cette condition, il choisit les protagonistes muets comme le Hartani qui ne parle pas, celui-ci fait la connaissance de fait connaître Lalla avec la nature, la mer, le ciel, ... par le biais du regard et des gestes ; il se présente comme muet parce qu'il ne veut pas entrer dans l'univers des hommes, il ne veut ni parler ni comprendre le langage des hommes, « *parce qu'il vient d'un pays où il n'y a pas d'hommes, seulement le sable des dunes et le ciel bleu* » (Le Clézio, 1980, 131). Le silence devient-il la motivation de l'écriture leclézienne : aller au-delà des mots et leur redonner un sens. Il veut remplacer les dialogues par autre chose tels que les gestes, le chant, etc. : le Hartani parle avec Lalla par des gestes de son visage, des mouvements de ses mains, de la lumière de son regard. Le chant individuel de Lalla lorsqu'elle marche sur les sables à côté de la mer en murmurant le nom qu'elle aime : « *Méditerrané-é-e...* » Le chant collectif des femmes nomades, c'est-à-dire les mélopées qu'elles chantent pour leurs bébés est aussi omniprésent dans l'œuvre de Le Clézio, c'est une tradition orale qui fait partie d'une hérédité collective : « *[...] il (Nour) entendit grandir le bruit rythmé de la musique.* » (Ibid., 51)

Le Clézio, lui-même aussi parle avec son lecteur par le silence, pour cela, il choisit le désert comme le cadre du roman. D'après lui, le désert est comme un infini de silence coupé du reste du monde, où il n'y a pas de

mots, pas de noms propres, ce qu'il considère comme la salissure dans la nature pure du désert qui sont lavés et effacés par le vent :

« C'était comme s'il n'y avait pas de noms, ici, comme s'il n'y avait pas de paroles. Le désert lavait tout dans son vent, effaçait tout.

(Ibid., 13)

La mise en page de *Désert* aussi témoigne de la volonté de l'écrivain à parler autrement que par des mots : le récit des nomades se réalise sur une colonne étroite qui occupe la moitié de l'espace de la page. Cette rétraction symbolise à la fois le chemin des hommes bleus et la disparition progressive de la langue au profit de l'espace blanc qui domine la page: Le Clézio utilise l'espace blanc quand il sent que les mots ne sont pas capables de présenter ce qu'il a envie de dire, il y a beaucoup d'inédits pour dire qui dépassent la langue humaine « [...]si l'on veut se servir de mots, il faudrait un prénom pour chaque grain de sable » (Le Clézio, 1967, 14) Lorsqu'il s'agit du récit de Lalla dans la ville troublée de Marseille, les marges sont plus étroites et les mots remplissent toute la surface de la page, tout comme les habitants de la ville, les machines et les camions qui y bougent dans tous les sens. Alors le lecteur peut facilement deviner le lieu de la réalisation des événements dès qu'il jette un coup d'œil sur la page. Michèle Labbé insiste sur cet aspect du style leclézien: « *Dans l'œuvre de Le Clézio, le silence parle. Le silence s'impose comme un moyen de révéler les mots.* » (Labbé, 1999, 226)

Quelquefois les personnages de Le Clézio s'échappent à parler à cause du mal de compréhension. Selon l'auteur la parole humaine ne peut pas

bien dévoiler ce que cache l'esprit, autrement- dit les mots ne signifient plus assez:

« Plus la culture s'intellectualise, plus elle s'appuie sur la parole, en effaçant ainsi le relief des choses, en rendant absurde leur contemplation. A l'école, les enfants ont du mal à s'habituer parce qu'il leur faut réduire la qualité et la quantité de leurs perceptions, afin de mieux les structurer et manipuler. On leur interdit de rêver... »

(Onimus, 1994, 64)

Les mots sont les échos des discours réels du monde, échos de la voix de la nature, des montagnes, des fleuves, des forêts et des vents. Effectivement, la vie réelle est plus grande de celle qui est présentée par les mots de la langue humaine : *« Lalla sait que les paroles ne comptent par réellement. »* (Le Clézio, 1980, 132)

Le Hartani ne parle pas parce qu'il croit que la parole éloigne l'homme de la réalité du monde. Dans son regard, il y a une sorte de lumière qui montre la réalité des choses et la motivation du personnage sans qu'il prononce un seul mot :

« ...le Hartani, il regarde Lalla, avec son beau regard de métal, sans rien dire, et c'est dans la lumière de son regard qu'on entend ce qu'il dit, ce qu'il demande. »

(Ibid., 132)

Excepté quelques uns, la majorité des hommes sont inaptes à déceler le sens du regard. Dans la Cité par exemple Lalla est la seule à comprendre le Hartani, et les habitants de La Cité comme Amma (la tante) et ses fils considèrent le Hartani comme mejnoun (fou) :

« Les gens ont un peu peur du Hartani, ils disent qu'il est mejnoun, qu'il a des pouvoirs qui viennent des démons... mais Lalla ne croit pas cela, elle n'a pas peur de lui. Peut-être qu'elle est la seule personne qui le connaisse bien, parce qu'elle lui parle autrement qu'avec les mots. Elle le regarde, et elle lit dans la lumière de ses yeux noirs, et lui regarde au fond de ses yeux d'ombre ;... »

(Ibid., 112)

Lalla comprend le Harnani rien qu'en regardant fixement dans ses yeux sans rien entendre de ses oreilles, impossible de le traduire en utilisant les mots.

Il y a un autre personnage dans l'histoire de Lalla qui n'existe pas comme en vraie personne. C'est l'Homme Bleu, la métamorphose même du guide-regard sans avoir aucune existence réelle dans le roman. Personne ne peut le voir, seulement Lalla sait sentir l'existence de celui qui vient du désert, de l'autre côté du monde, de la part de ses ancêtres. Lalla le nomme Es Ser, c'est-à-dire le secret. Son regard absolu impose à Lalla le savoir et les devoirs de son ascendance nomade. Il dévoile sa présence invisible par les signes qu'il laisse sur les rochers ou par la force de ce regard plein de puissance : « [...] son regard bondit d'une

Pierre à l'autre, vif comme un animal, va d'un seul mouvement jusqu'à l'horizon » (Ibid., 96)

Dans la nature calme, loin de bruit des hommes, loin des odeurs, marchant sur les sables au bord de la mer, quand Lalla monte le grand plateau au-dessus de la Cité, elle sent la chaleur du regard d'Es Ser qui passe sur son visage et pénètre tout son corps:

« Lalla croît entendre sa voix, entendre le bruit léger de ses pas, elle sent sur la peau de son visage le feu de son regard qui voit tout, qui perce tout. C'est un regard qui vient de l'autre côté des montagnes, au-delà du Draa, du fond du désert, et qui brille comme une lumière qui ne peut pas disparaître. »

(Ibid., 91)

Lalla sent le regard d'Es Ser sur son visage, elle sent en outre qu'elle est toujours vue par Es Ser :

« Ses yeux brûlent d'un feu étrange et sombre, dans l'ombre de son turban bleu, et Lalla sent la chaleur de son regard qui passe sur son visage et sur son corps, comme quand on s'approche d'un brasier. »

(Ibid., 95)

Dans la totalité du roman, il n'y a aucun dialogue entre Lalla et Es Ser. Il ne lui parle pas le langage des hommes, car elle n'a besoin ni de parole, ni de questions, ni même de penser ; elle comprend tout de suite le sens du regard de l'Homme Bleu :

« Il ne parle pas. C'est- à- dire, qu'il ne parle pas le même langage que les hommes. Mais Lalla entend sa voix à l'intérieur de ses oreilles, et il dit avec son langage des choses très belles qui troublent l'intérieur de son corps, qui la font frissonner. »

(Ibid., 96)

Tout comme le Hartani, Es Ser aussi parle différemment: il parle avec les mots de la lumière, son regard est *« plus brillant que le feu »*, d'une lueur brûlante comme celle des étoiles du ciel noir : *« Peut- être qu'il parle avec les mots de la lumière [...] les mots du sable, les mots des cailloux »* (Ibid., 96) Ce qui entraîne Lalla depuis la Cité vers la nature calme, sur les sables, sous la lumière du soleil, c'est que dans les bruits de la Cité, elle ne peut pas saisir ce que l'Homme Bleu lui offre :

« C'est pour entendre son nom (Es Ser), pour apercevoir la lumière de son regard, que Lalla s'en va toujours loin, entre les dunes, là où il n'y a plus rien d'autre que la mer, le sable et le ciel. Car Es Ser ne peut pas faire entendre son nomme, ni donner la chaleur de son regard, quand Lalla est dans